



TEMPS-MESURE ET TEMPS VÉCU

SABINA LORIGA

EHESS, Paris

Le Temps — mesuré, relatif, physiologique, psychologique — se divise de mille manières, dont la plus immédiate pour nous est une perpétuelle conversion de l'avenir en passé. Dans l'éternité, ces choses n'existeront plus. [Olivier Messiaen]

I

Dans les dernières décennies, de nombreux auteurs ont souligné l'inconscience temporelle de l'historiographie. Louis Althusser a reproché aux historiens de continuer à « recevoir » le temps, alors que celui-ci « n'est jamais 'donné' immédiatement, jamais *lisible* dans la réalité visible ; ce concept, comme tout concept, doit être *produit, construit* » [125-126]. Michel de Certeau a écrit que le temps est « l'impensé » de l'histoire, une discipline « qui ne cesse de l'utiliser comme un instrument taxinomique » [76]. Pour sa part, François Hartog a remarqué que « le temps est devenu à ce point l'ordinaire de l'historien qu'il l'a naturalisé ou instrumentalisé. Il est impensé, non pas parce qu'il serait impensable, mais parce qu'on ne le pense pas ou, plus simplement, qu'on n'y pense pas » [18].

D'autres auteurs ont souligné le retard de l'histoire à renoncer à l'idée de temps absolu. En France, Jean Leduc a rappelé que les historiens ont continué à se référer au temps universel même après la formulation des lois de la relativité restreinte puis de la relativité générale. Récemment, Jean-Claude Schmitt a replacé le questionnement sur le temps dans une durée plus longue, celle du XX^e siècle. Il a rappelé que, pour l'historien, le temps présente une double dimension : « objective » (étude des conceptions et des usages du temps) et « réflexive » (usage du temps dans son travail). Tout en reconnaissant que cette double question n'a été clairement posée qu'à partir du milieu du XX^e siècle, à la suite de l'ébranlement provoqué par la Seconde Guerre mondiale, il a souligné l'apport des *Annales* et de la *Revue de Synthèse*, au début du XX^e siècle¹.

¹ Cf. LE GOFF : « La principale innovation conceptuelle et méthodologique dans la

Dans cette perspective, l'œuvre de Fernand Braudel a souvent été considérée comme fondatrice d'une nouvelle architecture du temps historique. *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* se fonde sur trois temps différents, ayant des vitesses inégales : l'histoire quasi-immobile, presque hors du temps, de la géo-histoire, faite souvent de retours insistants, des cycles sans cesse recommencés ; celle, lentement rythmée par les conjonctures économiques, de la société, scandée par de vagues de fond ; enfin, l'histoire traditionnelle, événementielle, aux oscillations rapides et nerveuses, de l'individu. Les rapports existant entre ces trois temps (long, moyen et court) demeurent ambigus. Sont-ils des réalités détachées ou mêlées ? Sont-ils des durées ou bien des rythmes différents ? Y a-t-il une hiérarchie ? Parfois, Braudel dépeint une interaction mouvante où tous les plans ont leur valeur et chaque durée représente une strate de l'explication. Par ailleurs, il manifeste sa prédilection pour le premier temps et son mépris pour le dernier qu'il qualifie d'agitation de surface [13]².

Au fil des années, Braudel est revenu sur la question temporelle dans deux célèbres articles méthodologiques, publiés en 1958 : « Histoire et sciences sociales : La longue durée » et « Histoire et sociologie ». Loin d'être une simple systématisation des temps historiques de *La Méditerranée*, ceux-ci vont marquer un tournant important. Tout d'abord, l'histoire est définie comme étant une dialectique de la durée : par la durée, grâce à la durée, l'histoire est « étude du social, de tout le social, et donc du passé, et donc aussi du présent, l'un et l'autre inséparables » [BRAUDEL 1969 : 104]. Alors que la sociologie privilégie une unité de temps trop brève (l'instantanéité du présent) et l'anthropologie une durée trop longue (l'immobilité des millénaires), l'histoire inscrit les faits sociaux dans la longue durée. En polémique avec George Gurvitch, qui avait proposé une typologie des temps sociaux plus qualitative³, la notion de temps social est mise à distance :

pensée historique récente a été le remplacement d'une conception unitaire, linéaire et objective, mathématiquement divisible du temps, en une conception multiple, foisonnante, réversible, subjective, encore plus qualitative que quantitative. La notion même de temps a souvent cédé la place à celle, plus malléable de durée » [403].

² Cf. HALL.

³ Georges Gurvitch, dans « Continuité et discontinuité en histoire et sociologie », distingue, au sein d'une même société, huit genres de temporalités. Le temps social global représente une tentative de réduire les contradictions. Sans cette unification des temps divergents dans des ensembles de temps hiérarchisés, « ni notre vie personnelle, ni la vie en société [...] ni notre orientation dans le monde ne nous paraissent possibles. Il ne s'agit pas d'une unité qui nous est donnée, mais d'une *unification* à acquérir par l'effort humain où entre la lutte pour maîtriser le temps.

« Comment l'historien se laisserait-il convaincre [par les différences temporelles]? Avec cette gamme de couleurs, il lui serait impossible de reconstituer la lumière blanche unitaire qui lui est indispensable » [BRAUDEL 1958 : 78-79]. L'accent se déplace de la multiplicité à l'unité temporelle : « Ce désaccord est plus profond qu'il n'y paraît : le temps des sociologues ne peut être le nôtre ; la structure profonde de notre métier, si je ne me trompe, y répugne. Notre temps est mesure, comme celui des économistes. Quand un sociologue nous dit qu'une structure ne cesse de se détruire pour se reconstituer, nous acceptons volontiers l'explication que l'observation historique confirme d'ailleurs. Mais nous voudrions, dans l'axe de nos exigences habituelles, savoir la durée précise de ces mouvements, positifs ou négatifs. [...] Ce qui intéresse passionnément un historien, c'est l'entrecroisement de ces mouvements, leur interaction, et leurs points de rupture : toutes choses qui ne peuvent s'enregistrer que par rapport au temps uniforme des historiens, mesure générale de tous ces phénomènes, et non au temps social multiforme, mesure particulière à chacun de ces phénomènes » [77-78]. Dans cette perspective, la longue durée, la conjoncture, l'événement s'emboîtent sans difficulté, car tous se mesurent à une même échelle, le temps universel.

Les deux articles de 1958 ont une connotation politique, dans le sens large du terme. Braudel estime que sa distinction entre les trois durées historiques (longue, moyenne et courte) devrait offrir un cadre épistémologique et méthodologique commun aux sciences sociales. Convaincu que la longue durée est « la ligne la plus utile pour une observation et une réflexion communes aux sciences sociales », il vise à faire de l'histoire la clef de voûte d'une nouvelle architecture des sciences sociales :

L'histoire m'apparaît comme une dimension de la science sociale, elle fait corps avec celle-ci. Le temps, la durée, l'histoire s'imposent en fait, ou devraient s'imposer à toutes les sciences de l'homme. Ses tendances ne sont pas d'opposition, mais de convergence. [105]

C'est un passage fondamental. Comme l'ont souligné Gérard Noiriel et Jacques Revel, par rapport à *La Méditerranée*, Braudel infléchit sensiblement sa vision. Les ambiguïtés se dissolvent. Les trois temps sont désormais présentés comme des durées *objectives* et mathématiquement *commensurables*, afin d'établir une histoire sérielle.

Nous ne savons pas et ne pourrons jamais savoir s'il existe *en soi* une unité des temps multiples. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de lutter pour *ne pas être perdu dans la multiplicité des temps, pour aboutir à leurs unifications relatives dans des échelles de temps* » [332]. Cf. MAILLARD.

Appréhendé au niveau de l'histoire humaine tout entière (et non de l'objet d'étude, comme c'était le cas dans la thèse), le temps apparaît désormais comme une réalité mesurable. Les durées sont projetées sur une échelle unique, ce qui permet de les superposer, comme les étages d'une maison, de façon à hiérarchiser les domaines du savoir. [NOIRIEL : 136]

D'autre part, l'idée d'une hiérarchie de la durée s'impose : la longue durée n'est plus seulement celle d'une temporalité différente ; envisagée en tant que socle de toutes les autres durées, elle repose sur le sacrifice du temps vécu [REVEL : 17].

II

Paul Ricœur a abordé la question du temps historique à plusieurs reprises, en particulier dans ses rapports avec le temps de la littérature. À l'instar de Dilthey et de Hannah Arendt, il a soustrait la littérature aux critiques littéraires, pour la restituer au libre exercice de la compréhension. Sa réflexion, notamment dans *Temps et récit*, nous aide à nouer entre fiction et histoire des relations intenses, mais, en même temps, ordonnées et claires, aux bornes et aux critères nettement définis. Fidèle à lui-même, il nous propose une voie longue et complexe, reposant sur ce qu'il nomme « un lien indirect de dérivation ». Tout d'abord, il tient à sauvegarder la distinction entre les deux types de discours narratifs. Seule l'historiographie peut revendiquer une référence inscrite dans l'empirie : « même si le passé n'est plus et si, selon l'expression d'Augustin, il ne peut être atteint que dans le présent du passé, c'est-à-dire à travers les traces du passé, devenues documents pour l'historien, il reste que le passé a eu lieu » [RICŒUR 1983 : 154]. Ce fait comporte deux implications importantes. D'une part, le problème de la vérité en histoire demeure fondamental : l'écriture de l'histoire a pour fonction de restituer une réalité passée (faute de quoi, on débouche sur l'« arbitraire terrifiant », dont parle Hannah Arendt)⁴. Ainsi, Ricœur définit le passé comme le *vis-à-vis* auquel la connaissance historique s'efforce de correspondre de manière appropriée. « À travers le document et au moyen de la preuve documentaire, l'historien est soumis à ce qui, un jour, fut. Il a une dette à l'égard du passé, une dette de reconnaissance à l'égard des morts qui fait de lui un débiteur insolvable » [RICŒUR 1985 : 253]. D'autre part, précisément parce que l'histoire poursuit un projet d'objectivité, elle

⁴ Hannah Arendt définit ainsi l'effacement de la question du vrai et du faux [117].

peut soulever, en tant que problème spécifique, la question des limites de l'objectivité. Pour cette raison, toute vision naïve du concept de « réalité », appliquée à la passéité du passé, est récusée : « *L'avoir-été* fait problème dans la mesure exacte où il n'est pas observable, qu'il s'agisse de l'avoir été de l'événement ou de l'avoir été du témoignage » [284]⁵. Il y a donc une asymétrie et une complémentarité des modèles référentiels et de respectifs desseins de l'histoire et de la fiction. Après avoir souligné cette asymétrie et cette complémentarité, Ricœur analyse l'entrecroisement de l'histoire et de la fiction. Celles-ci évoluent en effet grâce aux emprunts réciproques : l'intentionnalité historique « ne s'effectue qu'en incorporant à sa visée les ressources de fictionnalisation relevant de l'imaginaire narratif », alors que l'intentionnalité du récit de fiction « ne produit ses effets de détection et de transformation de l'agir et du pâtir qu'en assumant symétriquement les ressources d'historicisation que lui offrent les tentatives de reconstruction du passé effectif ». Ces échanges reposent « sur l'assertion d'un lien indirect de dérivation par lequel le savoir historique procède de la compréhension narrative sans rien perdre de son ambition scientifique » [185].

Dans cette perspective, Ricœur s'interroge sur la manière dont l'histoire et la fiction se comportent à l'égard de la faille ouverte par la pensée réflexive entre le temps phénoménologique et le temps cosmique. Il appuie sa réflexion sur l'œuvre de Braudel ainsi que sur trois « fables sur le temps », écrites dans les deux premières décennies du XX^e siècle : *Mrs. Dalloway* de Virginia Woolf (1925), *La montagne magique* de Thomas Mann (1924), et *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust (1913-27). Une confrontation entre les pages consacrées au texte de Virginia Woolf et celles dédiées à *La Méditerranée* me semble être particulièrement significative.

Dans son analyse de *Mrs Dalloway*, Ricœur rappelle l'extraordinaire différence existant entre le temps chronologique, représenté par les coups de Big Ben et autres cloches et horloges, scandant les heures, et le temps individuel. Le temps officiel auquel les personnages sont confrontés n'est pas seulement le temps des horloges, mais tout ce qui y a trait ; c'est le temps monumental, la voix de l'autorité (à savoir, l'esprit de l'Empire britannique). De même, le temps individuel coïncide avec l'expérience du temps sous la menace et sous le signe de la mort. Or, les différents protagonistes établissent un rapport particulier avec ces marques du temps et engendrent leur propre durée⁶. Ricœur commente : « Irrévocable, l'heure ? Et pourtant

⁵ Ricœur avait déjà abordé la question de l'absence d'observation directe dans « Objectivité et subjectivité en histoire » (1952).

⁶ Dans *Orlando* (1928), Virginia Woolf reviendra sur l'opposition entre le temps

en ce matin de juin, l'irrévocable n'accable pas, il relance la joie de vivre [...]. Ainsi va le temps intérieur, tiré en arrière par la mémoire et aspiré par l'attente » [RICŒUR 1983 : 199]. Pour lui, il ne s'agit pas seulement d'opposer le temps des horloges et le temps intérieur, mais de comprendre la variété des expériences temporelles concrètes des divers personnages : « les coups frappés par Big Ben ne scandent nullement un temps neutre et commun, mais revêtent chaque fois une signification différente » [RICŒUR 1985 : 234]. De cette manière, Ricœur introduit la dimension du conflit. Non seulement l'heure n'est la même pour tous qu'extérieurement et non pas dans l'intime, mais le temps public est creusé par des visions inconciliables : il ne rassemble pas, mais divise.

Si Ricœur évoque à plusieurs reprises les extraordinaires ressources qu'offre la fiction pour saisir les subtiles variations entre le temps de la conscience et le temps chronologique, il relève en revanche les limites de l'histoire. Suivons son raisonnement à propos de la *Méditerranée*. Tout d'abord, de façon magistrale, il explique les limites de l'auto-représentation de l'histoire proposée par Braudel. En dépit de ses déclarations, celui-ci ne parvient pas à effacer du récit l'individuel et l'événementiel :

l'homme y est partout présent et avec lui un fourmillement d'événements symptomatiques : la montagne y figure comme refuge et comme abri pour des hommes libres. Quant aux plaines côtières, elles ne sont pas évoquées sans la colonisation, le travail de drainage, la bonification des terres, la dissémination des populations [...]. Les grands conflits entre les empires espagnols et turcs jettent déjà leur ombre sur les paysages marins. Et avec les rapports de force, pointent déjà les événements. [RICŒUR 1983 : 365]

Loin d'être évacuée, l'action demeure centrale dans l'ensemble des trois parties de *La Méditerranée* (« l'ouvrage est placé en bloc sous le signe de la *mimésis* de l'action ») et la notion même d'histoire de longue durée dérive de l'événement dramatique, c'est-à-dire de l'événement-mis-en-intrigue [379]. Par cette assise critique, Ricœur dépouille l'événement de son caractère impétueux (« il n'est pas nécessairement bref et nerveux à la façon d'une explosion »), pour lui assigner le statut de symptôme ou de témoignage [383]. Par ailleurs, Ricœur relève aussi que la notion de longue durée risque d'arracher le temps historique à la dialectique vivante entre le passé, le présent et le futur et perdre ainsi de vue le temps humain :

Alors que dans le récit traditionnel ou mythique, et encore dans la

chronologique (*'time on the clock'*) et le temps de la conscience individuelle (*'time in the mind'*).

chronique qui précède l'historiographie, l'action est rapportée à des agents qu'on peut identifier, [...] l'histoire-science se réfère à des objets d'un type nouveau appropriés à son type explicatif. [...] L'histoire nouvelle paraît être ainsi sans personnages. [314]

Il s'agit de remarques fondamentales. Toutefois, il me semble que Ricœur demeure prisonnier des intentions de Braudel, lorsque ce dernier revendique l'unité temporelle du récit historique. Après avoir remarqué que le récit de fiction est plus riche en informations sur le temps, au même plan de l'art de composer que le récit historique, il précise :

Ce n'est pas que le récit historique soit d'une pauvreté extrême à cet égard [...]. Néanmoins, des contraintes [...] font que les diverses durées considérées par les historiens obéissent à des lois d'enchâssement qui, en dépit de différences qualitatives indéniables, relativement au rythme, au *tempo* des événements, rendent ces durées et les vitesses qui leur correspondent fortement homogènes. [RICŒUR 1984 : 295]

Loin de jouer sur les variations temporelles, l'histoire élabore un tiers temps, le temps proprement historique, à l'intersection entre le temps vécu et le temps cosmique. Elle est fondée sur des procédures de connexion qui assurent la réinscription du temps vécu sur le temps cosmique : le calendrier, la suite des générations, les archives (en l'occurrence le document et la trace). De ce point de vue, Ricœur décrit le temps historique comme étant sans lien direct avec celui de la mémoire et de l'attente :

D'une part, le temps historique paraît se résoudre en une succession d'intervalles homogènes, porteurs de l'explication causale ou nomologique ; d'autre part, il se disperse dans une *multiplicité de temps* dont l'échelle s'ajuste à celle des entités considérées : temps court de l'événement, temps demi-long de la conjoncture, longue durée des civilisations, très longue durée des symbolismes fondateurs du statut social en tant que tel. Ces « temps de l'histoire » [...] paraissent sans rapport discernable avec le temps de l'action. [RICŒUR 1983 : 314-315]

Je tiens à souligner quelques-unes des expressions employées par Ricœur : « Les historiens obéissent à des lois d'enchâssement », « la durée historique est homogène », « le temps de l'histoire est sans rapport avec le temps de l'action »... Elles suscitent plusieurs interrogations sur la place de ces pages dans la réflexion de Ricœur. Depuis *Histoire et vérité*, celui-ci a toujours abordé la question de la vérité historique dans sa double dimension, de vérité dans la connaissance historique, et de vérité dans l'action historique. Pourquoi, ici, semble-t-il délier ou déconnecter ces deux dimensions ? Envisage-t-il de renoncer à la vérité de l'action ? Il est difficile d'apporter une réponse à ces questions. De toute manière, j'aimerais mettre en lumière

deux points. Tout d'abord, l'idée selon laquelle l'histoire doit jeter sur le passé une « lumière blanche unitaire » n'a pas toujours été partagée par les historiens. En outre, l'analyse de Ricœur pourrait être enrichie par l'examen d'un troisième genre narratif : le récit de vie.

III

Je me demande si on n'a pas exagéré la nouveauté de l'architecture temporelle proposée par Braudel, au détriment d'autres réflexions historiographiques. Sans vouloir minorer les enrichissements apportés à l'histoire par les sciences de la nature et les nouvelles sciences sociales, il me semble néanmoins intéressant de rappeler les manières dont l'historiographie précédente a abordé la question du temps. En effet, dans le long débat sur la notion de progrès, initié au cours du XVIII^e siècle et qui traverse tout le XIX^e siècle, certains historiens avaient mis en lumière la pluralité temporelle du monde historique [VON LEYDEN].

En 1773, Johann Gottfried Herder exprime sa contrariété au regard de tout excès de synthèse. Il remarque la faiblesse des caractérisations générales : on ne peut pas se contenter de peindre un peuple, une période, un pays, de grouper ces ensembles en un terme générique qui ne signifie rien et sous lequel les individus pensent et sentent de manière différente [HERDER 1773 : 69]. Vingt ans plus tard, il insiste à nouveau sur les limites des généralisations historiques :

La crainte me saisit lorsque j'entends caractériser en quelques mots une nation tout entière ou toute une période ; quelle énorme somme de diversités renferment en effet les mots tels que « nation » ou les « siècles du Moyen Âge », ou encore l'époque antique ou moderne. [HERDER 1794 : 441-442]

Toute sa réflexion, fondée essentiellement sur les différences nationales, met en lumière l'hétérogénéité des temps. Comme il l'écrit en 1799, il n'est pas au monde deux choses qui aient la même mesure de temps. Chaque phénomène (social, culturel, esthétique) a son propre centre de gravité, contient à l'intérieur sa propre mesure et doit être évalué en lui-même, et non pas à travers un mètre absolu :

À vrai dire toute chose mouvante porte en soi la mesure de son temps et celle-ci demeure, même si aucune autre n'est là ; il n'est pas deux choses au monde qui aient la même mesure de temps [...]. Il existe donc (on peut l'affirmer hardiment) dans l'univers, en un seul temps, une multitude de temps. [HERDER 1799 : 59]

Un siècle plus tard, c'est le tour de Wilhelm Dilthey. À l'instar de Nietzsche, il pense que l'homme est une créature du temps, inéluctablement liée à la chaîne du passé et que c'est précisément celle-ci qui fait naître en lui le besoin de s'exprimer de façon durable :

L'animal vit toute chose au présent. [...] Il ne sait rien de la naissance ni de la mort. Ainsi souffre-t-il bien moins que l'homme. Bien qu'on observe partout dans le règne animal des cruautés, des mutilations féroces, la lutte pour la vie et la mort, la vie de l'homme est en butte à une douleur bien plus grande et plus permanente.

Toute vie s'étend derrière, vers le passé, par le biais du souvenir, et en avant, dans une attente, remplie de crainte ou d'espoir, qui est tournée vers l'avenir : des deux côtés elle se perd dans l'obscurité [DILTHEY 1892 : 357]. Dans *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit* (1910), Dilthey évoque la capacité humaine de puiser des ressources dans d'autres temps. Contrairement à ce que diront, au cours des décennies suivantes, de nombreux sociologues (notamment certains tenants de l'interactionnisme symbolique), l'individu n'est pas un produit *hic et nunc*, déterminé par la situation contingente. Son imagination va au-delà de ce qu'il peut vivre ou réaliser immédiatement, ses actions sont fondées sur la durée et se nourrissent d'images du passé et d'anticipations de l'avenir. Ce qui revient à dire que le présent n'est jamais seulement présent, un état temporel fermé sur lui-même, mais qu'il est d'une nature plus flexible et qu'il ne cesse de solliciter le passé et l'avenir : « le présent n'est jamais ; ce que nous vivons dans l'immédiat en tant que présent renferme toujours en soi le souvenir de ce qui était justement présent » [DILTHEY 1907 : 259].

Cette capacité humaine de briser le présent interdit d'uniformiser, ou de standardiser, les réalités du passé, à travers les notions d'époque ou de civilisation. Sans doute, toute époque exprime une figure dominante. Elle est unilatérale et, à certains moments, la consonance entre les différents domaines de la vie est particulièrement forte : par exemple, l'esprit rationnel et mécaniste du XVII^e siècle a influencé la poésie, l'action politique et la stratégie de guerre. Mais il s'agit là d'exceptions, car les différents champs jouissent d'une certaine autonomie : « chaque ensemble particulier contenu [dans le monde historique] possède, à travers la position de valeurs et la réalisation de fins, son propre centre ». Comme l'avait déjà écrit Wilhelm von Humboldt en 1791, il y a toujours des fragments d'histoire qui renâclent ou refusent de se conformer au mouvement général. Il en résulte des irrégularités, des différences, des discordances :

Ce contenu [historique] se présente comme une unité. C'est ce qui a pu faire naître l'idée qu'il était possible d'exposer l'ensemble de l'histoire sous forme de relations logiques entre des points de vue homogènes. Ainsi les hégéliens ont-ils gâté l'intelligence de la philosophie moderne par la fiction selon laquelle les points de vue découleraient logiquement les uns des autres. En réalité, une situation historique contient d'abord une diversité de faits particuliers. Réfractaires, ceux-ci sont simplement juxtaposés et ne se laissent pas ramener les uns aux autres. [DILTHEY 1887 : 162]

Dans cette perspective, une civilisation ne constitue pas une entité compacte et n'est pas faite d'une seule substance, réductible à un principe primordial. Elle doit bien plutôt être comprise comme un entrelacs ou un mélange instable d'aspirations différentes et d'activités qui se contredisent. Elle accueille divers ensembles interactifs en perpétuel mouvement, tels que l'économie, la religion, le droit, l'éducation, la politique, le syndicat, la famille, etc. Chacun de ces ensembles interactifs a en lui son mouvement propre, il est centré sur lui-même d'une manière particulière et c'est là que se trouve fondée la règle interne de son évolution [DILTHEY 1910 : 122-124]. Bref, Dilthey conceptualise la pluralité fondamentale du monde historique dans sa dimension temporelle. Pour lui, le temps historique n'est ni un mouvement rectiligne ni un flux homogène. Ainsi, le XVIII^e siècle est habité, à la fois, par les Lumières, par Bach et par le piétisme :

cet ensemble homogène où s'exprime dans différents domaines de la vie l'orientation dominante des Lumières allemandes ne détermine pas pour autant tous les hommes qui appartiennent à ce siècle, et même là où son influence s'exerce, d'autres forces agissent souvent à côté de lui. Les résistances du siècle précédent se font sentir. Les forces attachées aux situations et aux idées antérieures sont particulièrement agissantes, même si elles cherchent à leur donner une forme nouvelle. [132]

De cette manière, le tout historique est dessiné comme un ensemble malléable, conflictuel, au sein duquel coexistent des forces discordantes qui se rebellent contre l'unité forcée du *Zeitgeist* : « il ne s'agit pas d'une unité qui serait exprimable par une idée fondamentale, mais bien plutôt d'un ensemble qui s'édifie entre les tendances de la vie elle-même » [133]⁷. En définitive, les considérations de Dilthey sur la nature hétérogène et discontinue du temps historique proposent une image musicale de la relation entre les parties et le tout, en un jeu infini d'harmonies et de dissonances non prévisibles : il n'existe pas un noyau unique, qui serait à la

⁷ Un an plus tard, il reviendra sur ce point [DILTHEY 1911: 89-90].

fois la mélodie et l'accompagnement (le Siècle des Lumières), mais une alternance de thèmes qui s'enchaînent et s'entrecroisent⁸.

IV

Venons au deuxième point. L'examen des récits de vie nous encourage à remettre en question l'opposition entre histoire et fiction, en ce qui concerne le temps vécu⁹. Peut-être parce que, comme Joseph Brodsky l'a remarqué, la prison est, avant tout, « limitation de l'espace compensée par un excès de temps » [11], trois témoignages de renferment demeurent particulièrement pertinents. Lorsque la routine quotidienne scande le temps de manière obsessionnelle (réveil, petit-déjeuner, promenade, déjeuner, dîner, retraite, réveil, petit-déjeuner, promenade, déjeuner, dîner, retraite), les individus semblent percevoir une grande variété de figures temporelles : le temps est lent, morcelé, dilaté, infini, cristallisé, impétueux, interminable, arrêté...

Le journaliste Jacobo Timerman fut séquestré, en 1977, par la junte militaire argentine. Dans *Mémoires d'un « disparu »*, il raconte sa détention, durée trente mois. Le rétrécissement de l'espace va de pair avec la dilatation du temps. Le détenu sent le temps demeurer tout près de lui, pesant sur lui : « à l'intérieur de cette cellule solitaire, quand [...] il ne restait plus que le temps, tout le temps, du temps de tous côtés et dans chaque recoin de la cellule, du temps sur les murs, sur le sol, sur mes mains, du temps, rien que du temps » [60]. La prison est faite « de temps et de temps, d'interrogatoires et de temps, de froid et de temps, de faim et de temps, de larmes et de temps » [134]. Qu'est-ce qui peut remplir ces gouffres du temps ? Pas le souvenir, qui devient « le plus grand ennemi ». Il faut ainsi éviter de se rappeler tout ce qui a une quelconque relation avec des expériences vécues : « dans ces moments-là, rien n'est plus dangereux que la mémoire. J'avais réussi à développer des mécanismes de passivité durant la torture et des mécanismes anti-souvenirs durant mes longues heures de solitude entre les séances de torture » [59]. En particulier, Timerman s'adonne à la rêverie des tâches futures :

Je montai également une librairie. Je pensai que le jour finirait bien par arriver où je retrouverais la liberté tout en calculant que de longues années s'écouleraient avant ce moment-là, peut-être dix ou quinze ans. (Supposer un laps de temps très long est bien utile lorsqu'on n'est pas

⁸ Cette perspective sera ensuite reprise par KRACAUER.

⁹ Dorrit Cohn remarque que l'index des matières de *Temps et récit* ne comporte pas de rubrique « Biographie » [36].

condamné à une peine fixe parce que cela anéantit l'espoir, synonyme d'angoisse). J'imaginai alors mon arrivée en Israël et la nécessité de m'organiser pour travailler. Je décidai qu'une librairie était le meilleur moyen, pour les deux grands lecteurs que nous étions, moi femme et moi, pour gagner notre vie. J'imaginai tous les détails : la surface de la salle principale, le nom, la typographie des lettres peintes sur les fenêtres, le genre de livres que nous vendrions, s'il convenait d'ouvrir un salon littéraire dans la pièce du dessus ou un ciné-club expérimental. Un travail détaillé de ce type pouvait facilement m'occuper pendant plusieurs jours. Suivant la même méthode, je fondai un journal à Madrid, un autre à New York, j'organisai ma vie dans un kibboutz et tournai un film d'Ingmar Bergman sur la solitude de l'homme torturé [60].

Une autre manière pour l'emporter sur le temps consiste dans les songes de mort ou de folie, capables de donner la sensation de redevenir maître de son propre destin : « par quoi modifier la structure rigide et infinie du temps, sinon par l'originalité inattendue du suicide ? » Parfois, à cause de la douleur, de la faim ou de la nostalgie, les techniques d'évasion ne fonctionnaient pas, et il lui fallait plusieurs heures pour devenir à nouveau « un stoïcien professionnel tout occupé à sa tâche » [134].

Ruth First a été une militante anti apartheid. Son engagement contre le régime de Pretoria lui vaut d'être condamnée à cent dix-sept jours de prison en 1963, puis assignée à résidence pendant cinq ans ; exilée, elle est morte assassinée, vingt ans plus tard, par l'explosion d'une lettre piégée qui lui avait été envoyée par les services secrets sud-africains. Dans *One hundred and seventeen Days*, elle décrit à plusieurs reprises ses perceptions spatio-temporelles :

J'avais l'impression d'être scellée dans le bac étanche d'un aquarium abandonné. De temps en temps, des gens venaient et déposaient une ration. Je pouvais voir hors de ma cage de verre, et la vue était nette, mais je ne pouvais ni identifier ce que je voyais, ni communiquer avec ceux qui surgissaient tout à coup. Dans ma prison précédente, à Marshall Square, la crasse et l'aspect sinistre du vieux poste de police auraient pu justifier une certaine tristesse, mais, là-bas, j'étais battante et contestataire. À Pretoria, où l'acier poli étincelait de toutes parts, je devenais de plus en plus soumise.

Elle découvre ainsi que « ma condamnation me rejetait hors du temps ». Elle cherche alors à instaurer routine personnelle :

Je ne pouvais m'organiser grand-chose comme corvées quotidiennes, et, j'avais beau les tirer en longueur, elles se terminaient bien trop vite. De nouveau, je n'avais rien à faire. J'avais beau retaper mon lit

plusieurs fois par jour, plier et replier mes vêtements, remplir ma valise et puis la vider, épousseter et astiquer tout autour de moi, frotter les murs avec un mouchoir en papier. Je me limais soigneusement les ongles. J'épilais les sourcils, puis mes jambes, un poil à la fois, avec mes pincettes. Je me mis à défaire les coutures de ma taie d'oreiller, de la serviette, l'ourlet de ma robe de chambre. Avec mon aiguille clandestine et du fil, je refaisais les coutures, rien que pour les redéfaire et les recoudre. Cette répétition de tâches inutiles et la longue solitude me rendirent prisonnière de la routine. J'en devins obsédée, y cherchant constamment des signes. J'écoutais le bruit des pneus sur le gravier sous ma fenêtre, j'essayais de deviner la marque de la voiture, puis grimpais à mon poste d'observation rien que pour m'attribuer des mauvais points si je me trompais. Je pariais contre moi-même.

Enfermée de plus en plus dans « sa » routine, elle développe de nouvelles stratégies temporelles. À l'envers de Timerman, elle puise dans les réserves de la mémoire : Je tentai de revivre des choses qui m'étaient arrivées : des conversations et des rencontres, éblouie par mes quelques succès, gênée par des gaffes répétées ». Cet exercice de mémoire ne la rend pas plus lucide, mais, au moins, lui permet de s'évader de sa condition de détenue : « à la fin, je me retrouvais avec une idée bien peu claire de moi-même dans cette drôle de situation, distraite de mon maigre quotidien par un passé trop diffus » [FIRST].

Pour survivre, Timerman et First sollicitent leur temps personnel (futur ou passé). Primo Levi s'appuie aussi sur des temps littéraires et historiques. Auschwitz-Birkenau : alors que le *Kommando* de chimie auquel il appartient est affecté au nettoyage d'une citerne souterraine, Levi devient l'ami de Jean le Pikolo, qui parvient à le faire assigner à la corvée quotidienne de soupe. Pendant le parcours jusqu'aux cuisines, il commence à déclamer le *Chant d'Ulysse* de Dante : « j'y suis, attention Pikolo, ouvre grand tes oreilles et ton esprit, j'ai besoin que tu comprennes : 'Considérez votre semence / Vous ne futes pas faits pour vivre comme des bêtes, / Mais pour suivre vertu et connaissance' ». Deux temps lointains — celui de la *Divina Commedia* ainsi que celui de l'*Odyssée* — pénètrent dans le temps présent du camp : « Et c'est comme si moi aussi j'entendais ces paroles pour la première fois : comme une sonnerie de trompette, comme la voix de Dieu. L'espace d'un instant, j'ai oublié qui je suis et où je suis ». À l'improviste, le frottement du temps biographique et du temps historique ouvre une petite brèche temporelle :

demain lui ou moi nous pouvons être morts, ou ne plus jamais nous revoir ; il faut que je lui dise, que je lui parle du *Moyen Âge*, de cet *anachronisme si humain*, si nécessaire et pourtant si inattendu, et d'autres choses encore, de quelque chose de gigantesque que je viens d'entrevoir

à l'instant seulement en une fulgurante intuition, et qui contient peut-être l'explication de notre destin, de notre présence ici *aujourd'hui* [LEVI : 118-123]¹⁰.

Je tiens à souligner quelques-unes des expressions proposées par Levi : « demain », « Moyen Âge », « anachronisme si humain », « à l'instant » « aujourd'hui ». Une petite brèche temporelle ou bien un anachronisme. Loin d'être une expérience a posteriori (l'historien emprisonné dans son époque), l'anachronisme fait potentiellement partie du présent, est une expérience qui scande la vie humaine, surtout lorsque « le temps est hors de ses gonds », pour employer l'expression d'*Hamlet*¹¹. Grâce à Dante et à Ulysse, Levi soumet la réalité du camp d'extermination à une nouvelle interrogation : résultat de la quête de sens individuel, son *anachronisme si humain* produit du sens historique.

Bien sûr, l'histoire ne dispose pas des possibilités qu'a la littérature de désagréger le temps en une multitude de mouvements psychiques singuliers. Cela implique-t-il que l'intrigue historiographique présente nécessairement un caractère unilinéaire et convergent ? Bien sûr, les historiens ont eu jusqu'à présent bien du mal à intégrer des procédures de temporalisation complexes, déjà expérimentées par le roman et le cinéma (comme en témoignent le flash-back, le ralenti ou le travelling) [BODEI]. Mais ces échecs justifient-ils un diagnostic définitif ? Doit-on renoncer a priori à intégrer les variations temporelles ? Il s'agit d'un sacrifice lourd de conséquences : les écarts, les déchirures temporelles, les *débordements* chronologiques représentent une ressource incontournable de liberté. Si on veut préserver une initiative à l'agir humain (et élaborer la vérité historique dans sa double dimension, de vérité dans la connaissance historique, et de vérité dans l'action historique), on doit les inclure dans le récit historique. Comme le confirment ces trois témoignages, même dans les situations extrêmes, allant jusqu'à ôter toute capacité de compréhension et de

¹⁰ C'est moi qui souligne. Cf. les relations d'Enrico Castelli Gattinara et d'Agnès Gueuret (« Les 'éclats' du temps. À propos de la temporalité d'un point de vue sémiotique dans le chapitre 11, 'Le chant d'Ulysse', in Primo Levi, *Si c'est un homme* »), présentées dans le cadre du séminaire « Temps, mémoires, histoire », EHESS, Paris, 2004-2005.

¹¹ William Shakespeare, *Hamlet* (I, v, 196-197): 'The time is out of joint. O cursed spite/ That ever I was born to set it right' (« Le temps est hors de ses gonds. Ô sort maudit/ Qui veut que je sois né pour le rejoindre »). L'expression a été reprise par Nicole Loraux, dans « Éloge de l'anachronisme en histoire », et par Françoise Davoine and Jean-Max Gaudillière, dans *Histoire et trauma*.

prévision des événements environnants, les individus portent en eux des lambeaux de leur histoire passée et de leurs attentes pour l'avenir.

Bibliographie

ALTHUSSER, Louis. *Lire le Capital*. Tome I. Paris : Maspero, 1975.

ARENDET, Hannah. 'The Modern Concept of History'. *Between Past and Future : Eight Exercises in Political Thought*. New York : Penguin Books, 1977. Trad. Patrick Lévy. « Le concept d'histoire ». *La crise de la culture*. Paris : Gallimard, 1972.

BODEI, Remo. « Intrigue et multiplicité des temps dans le récit historique ». À la recherche du sens/In Search of Meaning. *Revue de l'Université d'Ottawa/University of Ottawa Quarterly* 55-4 (1985) : 247-260.

BRAUDEL, Fernand. « Histoire et sciences sociales : La longue durée ». *Annales ESC* 13-4 (1958) : 725-753. Réédité dans *Écrits sur l'histoire* : 41-96.

BRAUDEL, Fernand. « Histoire et sociologie ». *Traité de sociologie*. Georges Gurvitch, dir. Tome I. Paris : PUF, 1958. 83-98. Réédité dans *Écrits sur l'histoire* : 97-122.

BRAUDEL, Fernand. *Écrits sur l'histoire*. Paris : Flammarion, 1969.

BRAUDEL, Fernand. *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. 1949. Paris : Armand Colin, 1990.

BRODSKY, Joseph. *The Prison Where I live. The Pen Anthology of Imprisoned Writers*. Siobhan Dowd, ed. London: International Pen, 1996. Trad. fr. *Écrivains en prison*. Préface de Joseph Brodsky. Genève : Labor et Fides, 1997.

CERTEAU, Michel de. *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*. Paris : Gallimard, 1987.

COHN, Dorrit. *The Distinction of Fiction*. Baltimore: The John Hopkins University Press, 1999. Tr. fr. Claude Hary-Schaeffer. *Le propre de la fiction*. Paris : Éditions du Seuil, 2001.

DAVOINE, Françoise & GAUDILLIERE, Jean-Max. *Histoire et trauma : La folie des guerres*. Paris : Stock, 2006.

DILTHEY, Wilhelm. *Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften*. (1910). In *Gesammelte Schriften*. Band VII. Tr. fr. *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*. Vol. III. Paris : Éditions du Cerf, 1988.

DILTHEY, Wilhelm. *Die Einbildungskraft des Dichters : Bausteine für eine Poetik.* (1887). In *Gesammelte Schriften.* Band VI. Tr. fr. *L'imagination du poète : Éléments d'une poétique,* in *Écrits d'Esthétique.* Paris : Éditions du Cerf, 1995.

DILTHEY, Wilhelm. *Gesammelte Schriften.* Bände I-XXVI. Karlfried Gründer & Frithjof Rodi, Hrsg. Stuttgart/ Göttingen : Teubner/ Vandenhoeck & Ruprecht, 2006.

DILTHEY, Wilhelm. *Leben und Erkennen : Ein Entwurf zur erkenntnistheoretischen Logik und Kategorienlehre* (c. 1892-93) In *Gesammelte Schriften.* Band XIX.

DILTHEY, Wilhelm. *Plan der Fortsetzung zum Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften* (1907-1910). In *Gesammelte Schriften.* Band VII.

DILTHEY, Wilhelm. *Die Typen der Weltanschauung und ihre Ausbildung in den metaphysischen systemen* (1911). In *Gesammelte Schriften.* Band VIII.

FIRST, Ruth. *One hundred and seventeen Days : An Account of Confinement and Interrogation Under the South African ninety-day Detention Law.* Harmondsworth: Penguin, 1965.

GUEURET, Agnès. « Les 'éclats' du temps. À propos de la temporalité d'un point de vue sémiotique dans le chapitre 11, 'Le chant d'Ulysse', in Primo Levi, *Si c'est un homme* ». *Sémiotique et Bible* 120 (2005) : 41-57.

GURVITCH, Georges. « Continuité et discontinuité en histoire et sociologie ». *Annales ESC* 12-1 (1957) : 73-84.

HALL, John. 'The Time of History and the History of Times'. *History and Theory* 19-2 (1980) : 113-131.

HARTOG, François. *Régimes d'historicité : Présentisme et expériences du temps.* Paris : Éditions du Seuil, 2003.

HERDER, Johann Gottfried. *Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit* (1773), in *Sämtliche Werke.* Hrsg. von B. Suphan. Berlin: Weidmann, 1877-1913. Tome V. Tr. fr. *Une autre philosophie de l'histoire,* dans *Histoire et cultures.* Paris : Flammarion, 2000.

HERDER, Johann Gottfried. *Humanitätsbriefe* (1794). Cité dans Friedrich Meinecke, *Die Entstehung des Historismus.* Hrsg. von Carl Hinrichs. München: R. Oldenbourg Verlag, 1965.

HERDER, Johann Gottfried. *Sämtliche Werke.* 33 vols. Hrsg. von B. Suphan. Berlin: Weidmann, 1877-1913.

HERDER, Johann Gottfried. *Verstand und Erfahrung : Eine Metakritik zur Kritik*

der reinen Vernunft. [1^{re} partie, 1799], in *Sämtliche Werke*. 1881. Tome XXI.

KRACAUER, Siegfried. *History: The Last Things Before the Last*. Oxford: University Press, 1969. Tr. fr. Claude Orsoni. *L'histoire : des avant-dernières choses*. Paris : Stock, 2006.

LE GOFF, Jacques. *Un autre Moyen Âge*. Paris : Gallimard, Quarto, 1999.

LEDUC, Jean. « La construction du temps chez les historiens universitaires français de la seconde moitié du XX^e siècle ». *Temporalités* 1 (2004) : 69-83. <http://temporalites.revues.org/614>.

LEVI, Primo. *Se questo è un uomo*. (1958). Torino: Einaudi, 1972. Tr. fr. Martine Schruoffenegger. *Si c'est un homme*. Paris : R. Laffont, 1996.

LEYDEN, Wolfgang von. 'History and the Concept of Relative Time'. *History and Theory* 2-3 (1963) : 263-285.

LORAU, Nicole. « Éloge de l'anachronisme en histoire ». *Le Genre humain* 27 (1993) : 23-39.

MAILLARD, Alain. « Les temps de l'historien et du sociologue Retour sur la dispute Braudel-Gurvitch ». *Cahiers internationaux de sociologie* 119-2 (2005) : 197-222.

NOIRIEL, Gérard. « Comment on récrit l'histoire : Les usages du temps dans les *Écrits sur l'histoire* de Fernand Braudel ». *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*. Paris : Belin, 2003.

REVEL, Jacques, dir. *Fernand Braudel et l'histoire*. Paris : Hachette, 1999.

RICŒUR, Paul. « Objectivité et subjectivité en histoire » (1952). *Histoire et vérité*. Paris : Éditions du Seuil, 1955. 23-43.

RICŒUR, Paul. *Temps et récit*. Tome I. Paris : Éditions du Seuil, 1983.

RICŒUR, Paul. *Temps et récit*. Tome II. Paris : Éditions du Seuil, 1984.

RICŒUR, Paul. *Temps et récit*. Tome III. Paris : Éditions du Seuil, 1985.

SCHMITT, Jean-Claude. « Le Temps : Impensé de l'histoire ou double objet de l'historien ? » *Cahiers de civilisation médiévale* 48 (2005) : 31-52.

TIMERMAN, Jacobo. *Preso sin nombre, Celda sin número*. Tr. fr. Benito Pelegrin. *Mémoires d'un disparu*. Paris : Mazarine, 1981.